

Institut de recherche sur le Maghreb contemporain

Construire un monde ? | Pierre Robert Baduel

Crise de la puissance et désordre international

Bertrand Badie

p. 217-223

Texte intégral

- 1 On a probablement accordé trop de crédit à la puissance, tenant celle-ci pour indépendante des conjonctures, pour une évidence qui transcende l'histoire, qui s'impose dans tous les contextes. Le débat théorique a tourné, depuis la fin de la bipolarité et de la Guerre froide, autour des concepts de « superpuissance », « d'hyperpuissance », ou d'unipolarité. On n'a cependant pas été assez attentif à la crise qui frappait l'univers hobbesien et ses héritiers, Clausewitz, Weber, Carl

Schmitt, Hans Morgenthau ou Kissinger : peut-être la puissance est-elle aujourd'hui attaquée dans son évidence même, partout où elle est utilisée comme principe d'action internationale, au-delà même des vicissitudes rencontrées par la première puissance mondiale elle-même. Dans le jeu post-bipolaire, la puissance devient peut-être impuissante...

- 2 Le paradoxe empirique s'impose au fil des événements : jamais un État n'a accumulé autant de ressources de puissance que les États-Unis aujourd'hui ; jamais pourtant cette puissance n'a eu si peu de prise sur les enjeux auxquels elle a été confrontée, jamais n'a été si faible la capacité de l'« hégémon » de faire face aux défis du monde contemporain. À mesure qu'elle se renforce, la puissance perd de sa capacité, réalisant ainsi la prophétie contenue dans la théorie des « deux faces du pouvoir » : celui-ci peut avoir une aptitude coercitive élevée, sans être pour autant en mesure de modeler le système, national ou international, à l'image de ce qu'il souhaite (P. Bachrach et M. S. Baratz, 1962).
- 3 Une telle contradiction est essentielle en théorie des relations internationales, puisqu'elle bouscule les paradigmes classiques, mettant directement en cause la conception même du power politics qui servait de pierre angulaire non seulement au réalisme et au néoréalisme, mais aussi à la théorie néo-institutionnelle ou encore aux différents structuralismes. Sans forcer à l'excès, on peut émettre l'hypothèse qu'une certaine forme de protest politics, prenant la puissance comme cible et non plus comme principe d'ordre, vient désormais prendre le relais, ébranlant la théorie classique de la « stabilité hégémonique », jusqu'à lui substituer l'hypothèse d'une « instabilité hégémonique » (C. P. Kindleberger, 1973).
- 4 À cette révolution théorique s'ajoute une profonde mutation affectant la nature même de la scène internationale. La faillite du paradigme de la puissance doit être mise en relation avec l'avènement, aujourd'hui assez unanimement reconnu, des sociétés et des acteurs sociaux dans le jeu international. On est loin de l'arène de Hobbes (1971), dans laquelle se retrouvaient les gladiateurs qui s'imposaient comme figures métaphoriques de la puissance des seuls États. Les gladiateurs sont désormais dérangés dans leur combat, par plus petits qu'eux-mêmes et surtout par des acteurs différents qui n'obéissent plus aux mêmes critères de puissance, qui n'accomplissent plus les mêmes performances ni ne répondent aux mêmes objectifs. Se jouant de la puissance, sachant la défier ou y échapper, ces acteurs obéissent à des règles d'une autre nature : média, firmes, ONG, acteurs religieux ne relèvent pas des mêmes hiérarchies, utilisent des armes inédites, sur lesquelles les armées de naguère et de jadis n'ont guère de prise... La régression de la puissance doit être ainsi mise en perspective avec les progrès d'une sociologie des relations internationales.
- 5 La figure de Durkheim s'impose alors dans un secteur de la connaissance qui était jusque-là très wébérien. À la théorie de la puissance que le maître allemand associait volontiers à la prise en compte de l'État, s'oppose désormais une vision des relations internationales qui replace l'intégration sociale au centre de ses interrogations. Les besoins propres à une société aux dimensions nationales, alors observée par l'auteur de la *Division du travail social*, correspondent de façon sensible aux données de l'actuel système international : l'interdépendance croissante qui caractérise celui-ci débouche sur des exigences comparables d'intégration sociale minimale. Affichée à l'échelle mondiale, celle-ci rejoint le discours sur la sécurité humaine, tel qu'il fut amorcé par le PNUD dans son rapport de 1994. Destinée à satisfaire les principaux besoins humains (alimentaire, sanitaire, environnemental...), cette conception nouvelle de la sécurité s'écarte

d'une énonciation politico-militaire et par là même du discours et des méthodes de la puissance (B. Badie, 2004).

- 6 Dès lors apparaît une nouvelle lecture des relations internationales, à la faveur de laquelle le défaut d'intégration sociale, l'anomie, la déviance acquièrent une vertu interprétative et explicative supérieure à celle qu'on associait aux paradigmes interétatiques traditionnels. Les relations internationales sont plus sociologiques parce que les acteurs sociaux y sont plus impliqués, les comportements qui en dérivent sont moins exceptionnels et surtout le degré d'interdépendance atteint rapproche l'international d'un jeu social qui ressemble à celui que Durkheim observait au XIX^e siècle au sein des États-nations : violence, conflit et dissidence répondent désormais à des facteurs sociaux, bien davantage que politiques.
- 7 La théorie n'est pas seule en cause : la pratique a joué aussi un rôle non négligeable qui explique que l'impuissance de la puissance provienne pour l'essentiel d'une réflexion menée en Europe. Celle-ci a eu, davantage que les États-Unis, l'expérience des mauvaises surprises de la puissance. La France, en particulier, a connu par trois fois en un siècle, les conséquences de la défaite : face à l'Allemagne, en 1871 et en 1940, face à ses colonies, tout au long de la IV^e République. Cette dernière expérience fut traumatisante, mais tout aussi enrichissante : l'épisode algérien a révélé qu'une victoire militaire apparente ne mettait pas à l'abri d'une défaite politique sévère, que le faible pouvait entraver le fort, que les ressources coercitives n'avaient pas l'efficacité qu'on prêtait au gladiateur de Hobbes. Le Royaume-Uni n'eut pas à subir de tels outrages, même s'il a pu les approcher lors de l'écroulement de l'empire des Indes. Les États-Unis auraient pu les deviner, au milieu des années 1970, lorsqu'ils furent défaits par le Vietnam. Le retour de la Guerre froide, avec l'invasion de l'Afghanistan par les armées soviétiques, et la rapide victoire de Washington sur Moscou éclipsèrent les intuitions de ceux qui émirent alors des doutes sur les capacités du *hard power*... La diplomatie inaugurée en 1976 par Carter, l'insistance mise sur les droits de l'homme et le *soft power* annonçaient pourtant une critique de la puissance qui se retrouvait jusque dans l'essor, à cette même époque, d'une littérature d'inspiration transnationaliste, relativisant la place des États, la pertinence des frontières, l'efficacité des armes (R. Keohane et J. Nye, 1977).
- 8 Toutes ces évolutions réclament une explication cependant plus large. Cette crise qui affecte la puissance s'inscrit comme un processus social qui reste à interpréter. Quatre variables peuvent être construites à cet effet qui illustrent autant de décalages qui nous séparent du modèle hobbesien tel qu'il apparaît dans le *Leviathan* : la construction de la mondialisation qui se distingue du cadre national traditionnel ; l'échec international de l'État-nation qui tranche avec ses performances westphaliennes ; les formes nouvelles de violence internationale qui diffèrent de leur facture classique, politique et étatique ; les modes contemporains de configuration du système international qui affichent une unipolarité trompeuse incapable de tenir les promesses de puissance propres à la bipolarité d'autrefois.
- 9 L'erreur a été d'abord de confondre mondialisation et parachèvement de l'hégémonie. L'altermondialisme illustre au moins autant le rôle nouveau des acteurs sociaux et leur capacité critique que le jeu de puissance qu'il dénonce sans en retenir toujours les marques d'usure. Plus précisément, la sociologie de la mondialisation laisse apparaître trois cassures dans la conception classique du *power politics*. Elle suggère d'abord la montée en force de l'interdépendance qui dessert la souveraineté, conteste la lecture strictement nationale de la sécurité, dilue l'action gouvernementale, soumet de plus en plus le fort au contrôle et à la pression du faible. En même temps, la mondialisation affaiblit la capacité des

frontières, diminue l'efficacité de la politique face à celle de l'économique et contribue donc à une décentralisation de l'action internationale. Celle-ci enfin se rapproche de l'individu dont se renforcent les facultés de communication et d'échanges directs, tandis que l'État perd de son aptitude à les contrôler (D. Held, 1995).

- 10 La régression des structures statonationales contribue évidemment à cet affaïssement de la puissance. La conception dominante des relations internationales s'est construite autour du lien intime qui avait été établi, dans l'ambiance westphalienne, entre l'autorité de l'État et l'usage de la puissance. Ce postulat fondateur a été bousculé par trois fois. D'abord avec l'échec de l'État importé : fondé sur une prétention universaliste, le modèle étatique occidental n'a pourtant pas surmonté les effets de la décolonisation et de son extension brutale aux sociétés et aux cultures extraeuropéennes (B. Badie, 1992). À peine constitué, dans l'ambiance des années 1950 et 1960, il subit l'assaut de la militarisation, de l'emballlement autoritaire et de la personnalisation du pouvoir. Cet appauvrissement institutionnel ne fit souvent que précéder des processus d'effondrement qui se traduisirent par une décomposition du contrat social et des guerres civiles particulièrement sanglantes. Non seulement cette dérive brisa la puissance, là même où elle cherchait à se constituer, mais elle dégénéra également en des formes de conflit sur lesquelles la puissance classique n'eut aucune prise. L'impuissance des États-Unis face à la guerre civile somalienne ou libérienne et celle de la communauté internationale tout entière durant le génocide qui frappa l'Afrique des Grands Lacs comptent parmi les nombreux exemples de cette inadéquation croissante entre ressources et capacités.
- 11 L'essor des « Leviathan boîteux » (T. Callaghy, 1987) a ainsi dilué la puissance, faisant le jeu de toute une série d'acteurs religieux, tribaux, parfois mafieux qui se régalaient de la défaillance, voire de la décomposition des États, en Afrique ou au Moyen-Orient, en récupéraient certaines des fonctions et confisquaient à leur profit des allégeances citoyennes évanescences. En même temps, ces nouveaux acteurs mêlaient autorité et influence sans vraiment produire de la puissance, tandis que celle-ci s'épuisait en vain à les contenir ou les neutraliser.
- 12 Les processus de régionalisation sont porteurs des mêmes symptômes et probablement d'effets comparables. L'invention de l'Union européenne est en grande partie liée à l'échec de la puissance : elle est imputable à la découverte des désastres issus de la compétition politico-militaire qui, depuis des siècles, opposait entre eux les États du Vieux Continent, et qui a connu son paroxysme avec la Seconde Guerre mondiale ; elle doit être également comprise comme un aveu d'impuissance concédé par les pays fondateurs qui furent précisément les victimes les plus éprouvées de la politique de puissance. En même temps, le processus de régionalisation bouleverse la donne institutionnelle issue de la théorie hobbesienne : en multipliant les niveaux de prise de décision, en intégrant de nouveaux acteurs, en modifiant l'idée même de politique publique et son espace d'application, elle tend à substituer l'idée de gouvernance à celle d'autorité gouvernementale et à inventer ainsi une pratique politique qui marginalise la puissance. L'action extérieure de l'Europe connaît elle-même une orientation nouvelle qui rompt avec son passé napoléonien ou bismarckien... Le régionalisme s'impose ainsi comme un modèle politique nouveau qui essaime en banalisant la même logique, vers l'Amérique latine, l'Afrique australe, voire l'Asie orientale. En devenant interrégionaliste, le système international s'éloigne de la grammaire classique du rapport de force.
- 13 Enfin, l'État souffre d'une crise d'identification qui, un peu partout, affecte

l'allégeance citoyenne. Au nord, à travers la crise de l'État-providence, au sud, à travers les effets de décomposition institutionnelle. Dans un cas comme dans l'autre, l'individu abandonne de plus en plus les sentiers de l'allégeance prioritaire, glisse ici vers des formes de pluralité et de volatilité identitaires, là vers des réinvestissements communautaires qui font les délices des entrepreneurs religieux, tribaux ou ethniques. Ce désinvestissement citoyen contredit les logiques souveraines et donc celles qui fondent la puissance. Il favorise le surgissement, sur la scène internationale, de réseaux complexes, mais aussi de micro-pouvoirs qui conduisent à d'autres pratiques... Il en dérive un monde où la force du lien faible l'emporte sur la relation institutionnelle.

14 Les conflits et les affrontements qui pèsent sur la scène internationale s'en trouvent profondément modifiés. Ils sont non seulement de plus en plus d'origine intraétatique et mettent en scène des acteurs faiblement institutionnalisés, très éloignés des pratiques habituelles de la puissance, mais ils donnent aussi libre cours à une forme inédite de violence qui tend à s'internationaliser. Dans les schémas classiques, de Hobbes à Clausewitz et à Weber, la violence internationale était clairement étatique et politique. Produite par les États, elle avait pour vocation de les protéger des autres États et de contenir ainsi les menaces suscitées par leurs semblables. D'abord défensive, elle devenait offensive si le déséquilibre de puissance autorisait l'espoir d'acquérir un avantage unilatéral. Dans un tel schéma, ce type de violence était en même temps légitime, institutionnel et capable de déboucher sur des équations, certes instables mais très structurantes, d'équilibre de puissance.

15 La mondialisation, la crise des États dits périphériques, les défauts de plus en plus visibles d'intégration sociale internationale suscitent aujourd'hui une nouvelle forme de violence internationale, plus sociale que politique. Fragmentée, disséminée, désinstitutionnalisée, cette forme de violence n'est plus contrôlée ni contrôlable par les États. Directement issue de la société, elle répond à un processus de plus en plus courant d'internationalisation des frustrations ou des mécontentements sociaux. À ce titre, elle met en scène directement les acteurs sociaux ou des entrepreneurs spécialisés dans la gestion des demandes de violence. Ceux-ci peuvent être définis comme des acteurs extraétatiques qui se spécialisent dans la production d'une offre de violence, répondant à des frustrations ou des échecs liés au défaut d'intégration sociale. Ces entrepreneurs tendent alors à produire un jeu concurrentiel qui banalise et généralise la violence privée qu'ils cherchent à relégitimer, mettant en cause l'hypothèse wébérienne d'une violence politique qui serait seule à pouvoir se prétendre légitime. Face à une telle logique, les États n'ont guère de prise et la puissance n'est plus opérante : l'échec de la puissance américaine face aux « réseaux terroristes », face aux violences endémiques qui gâtent tous les processus de *collapsing state*, face même aux simples mouvements d'opinion révèle le décalage qui se creuse entre les enjeux nouveaux et les recettes d'antan. Il suggère ainsi l'impuissance de la puissance.

16 L'illusion unipolaire est l'ultime facteur de ce jeu nouveau, surprenant et inattendu. La configuration nouvelle du système international était marquée en 1989 du sceau de la victoire, celle de la puissance américaine triomphant de son rival soviétique. La perte de l'ennemi pesant d'un même poids eut pourtant des effets dévastateurs sur la logique de puissance. Le système bipolaire flattait celle-ci : la menace venant du camp d'en face incitait le moyen ou le faible à faire bloc autour du plus puissant ; celui-ci ressourçait son identité dans une confrontation permanente qui alimentait sa prétention. Dès lors que la menace n'existe plus,

l'allégeance au plus fort perd de sa raison d'être : le premier objectif est désormais de contenir, au contraire, une hégémonie qui est perçue comme inquiétante et envahissante. La bipolarité est centripète, là où l'illusion unipolaire est centrifuge et tend ainsi vers l'aporie. La première nourrit la puissance, la seconde alimente la contestation. L'antiaméricanisme en est ainsi l'expression la plus banale...

17 Face à la quête schmittienne de l'ennemi introuvable, la puissance américaine oppose la dénonciation du *rogue state*, challenger hors la loi qui défie la puissance sans pouvoir espérer la vaincre. Le jeu asymétrique qui en dérive est aussi inédit que dangereux : il consiste à contester plus qu'à gagner et donc à s'opposer en faisant usage de la nuisance plutôt que de la puissance, en cherchant à faire mal plutôt qu'à l'emporter... On quitte ainsi le traditionnel jeu à somme nulle, pour lequel les pertes de l'un constituent des gains pour l'autre. Dans ce jeu nouveau, les deux protagonistes peuvent perdre en même temps ; ou du moins les pertes d'une superpuissance affectée par une violence de type terroriste impliquent-elles un affaiblissement qui ne confère aucun surcroît de puissance à ceux qui les ont perpétrées.

18 Une telle configuration est doublement dangereuse. D'abord parce qu'elle fait du désordre – et non plus de la victoire – un but à atteindre par les protagonistes les plus faibles qui savent qu'ils ne peuvent pas nourrir des espoirs plus élevés. Le désordre et l'entropie l'emportent ainsi sur la domination qui perd sa vertu stabilisatrice d'autrefois. Mais le danger tient aussi à la faible part d'initiative laissée à la puissance : dans un tel jeu, celle-ci reste difficilement maîtresse des agendas, tandis qu'elle s'épuise dans l'affichage d'un unilatéralisme qui devient aussi stérile que contre-productif. Plus la puissance se montre, et plus elle nourrit les logiques protestataires qui se régalent de ses échecs. Ainsi le coût de l'unilatéralisme est-il sans cesse relevé : cette tendance peut, à terme, se révéler suffisamment probante pour rallier l'acteur égoïste qui prendra alors conscience de son caractère rentable et protecteur. La superpuissance pourrait être ainsi amenée à pratiquer un jeu multilatéral somme toute moins coûteux...

Bibliographie

Des DOI sont automatiquement ajoutés aux références par Bilbo, l'outil d'annotation bibliographique d'OpenEdition.

Les utilisateurs des institutions qui sont abonnées à un des programmes freemium d'OpenEdition peuvent télécharger les références bibliographiques pour lesquelles Bilbo a trouvé un DOI.

Format

APA

MLA

Chicago

Le service d'export bibliographique est disponible aux institutions qui ont souscrit à un des programmes freemium d'OpenEdition.

Si vous souhaitez que votre institution souscrive à l'un des programmes freemium d'OpenEdition et bénéficie de ses services, écrivez à : contact@openedition.org

Bibliographie

Format

APA

MLA

Chicago

Le service d'export bibliographique est disponible aux institutions qui ont souscrit à un des programmes freemium d'OpenEdition.

Si vous souhaitez que votre institution souscrive à l'un des programmes freemium d'OpenEdition et bénéficie de ses services, écrivez à : contact@openedition.org

Bachrach Peter et Baratz Morton S., 1962, « Two faces of power », *American Political Science Review*, vol. 56, n° 4, 947-952.

DOI : [10.2307/1952796](https://doi.org/10.2307/1952796)

Badie Bertrand, 1992, *L'État importé*, Paris, Fayard.

Badie Bertrand, 2004, *L'impuissance de la puissance*, Paris, Fayard.

Callaghy Thomas M., 1987, « The state as Lame Laviathan: the patrimonial administrative state in Africa », in Zaki Ergas (ed.), *The African State in Transition*, Londres: New York, MacMillan, St. Martin's, 87-116.

Held David, 1995, *Democracy and the Global Order*, Cambridge, Polity Press.

Hobbes Thomas, 1971, *Le Leviathan* (1651), Paris, Sirey.

Keohane Robert O. et Nye Joseph S. Jr., 1977, *Power and Interdependence*, Boston, Little Brown.

Kindleberger Charles P., 1973, *The World in Depression 1929-1939*, Berkeley, University of California Press.

Auteur

Bertrand Badie

© Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2007

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Référence électronique du chapitre

BADIE, Bertrand. *Crise de la puissance et désordre international* In : *Construire un monde ? Mondialisation, pluralisme et universalisme* [en ligne]. Tunis : Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2007 (généré le 25 novembre 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/irmc/457>>. ISBN : 9782821850439. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.irmc.457>.

Référence électronique du livre

BADUEL, Pierre Robert (dir.). *Construire un monde ? Mondialisation, pluralisme et universalisme*. Nouvelle édition [en ligne]. Tunis : Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2007 (généré le 25 novembre 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/irmc/427>>. ISBN : 9782821850439. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.irmc.427>.

Compatible avec Zotero



Ce site utilise des cookies et vous donne le contrôle sur ceux que vous souhaitez

activer

monde ?

pluralisme et universalisme

par

Tout accepter

Tout refuser

Personnaliser

[Politique de confidentialité](#)

vue des mondes musulmans et de la Méditerranée, mis en ligne le 25
JRL : <http://journals.openedition.org/remmm/6538> ; DOI :
4000/remmm.6538
